

Le 2 septembre 1949

Mon chéri,

Je n'ai pas le courage de t'écrire une bien longue lettre aujourd'hui. Je me sens vannée, mais ce n'est que de la fatigue car je n'ai jamais aussi bien mangé depuis très longtemps. Une grande difficulté à réunir mes idées, voilà tout. Cependant, je ne voudrais pas te priver d'au moins un petit bout de lettre; je sais trop bien comme la journée me paraît aride sans lettre de toi.

Prends garde de ne pas encourir la colère de Long John Silver. Quelle malheureuse figure a dû présenter le pauvre petit homme d'Arras quand ce vieux pirate l'a attaqué, tel que tu me le racontes. J'espère que cette atmosphère de potins et de mesquines querelles ne te déprime pas. J'en avais quelquefois le dégoût. Et nous n'avons à la subir qu'en passant. Que serait-ce, imagine-toi, si nous étions réduits comme les abonnés à vie des pensions à n'en pouvoir plus sortir. Parle-moi de tes impressions de l'hôpital, ce que tu y vois. As-tu revu madame Raw. Je lui ai écrit mais ne suis pas sûre d'avoir adressé la lettre correctement. Est-ce bien 1, rue des Écuyers? Quand je serai de retour, nous irons jouer au ping-pong chez eux. À demain, mon chou.

Je t'embrasse bien affectueusement.

Gabrielle

Tu as bien fait de m'acheter les oeuvres de Goethe. L'article [de] d'Harcourt dans *La Revue de Paris* m'avait mise en appétit de le lire.